



Pierre Janet bien plus utile que Sartre...

pour étudier le lien entre émotion et conduite.

Par LSA Oulahbib¹

« La psychologie proprement dite, qui, par peur, de la métaphysique s'était jetée dans les mathématiques dans une prétendue anatomie du cerveau, dans une pseudo psychologie des vasomoteurs, a fini par revenir à son véritable objet, l'étude des conduites humaines (...) »².

«(...) les sentiments en particulier ne sont pas construits avec des sensations»³.

« (...) une psychologie scientifique doit considérer les faits psychologiques comme des actions et les exprimer en termes d'action »⁴.

Résumé

S'il fallait démontrer l'actualité de Pierre Janet, il suffit de partir du phénomène de l'émotion qui se trouve bien plus perçue aujourd'hui comme expression de la conscience et non point seulement comme réaction physiologique.

D'où vient cet intérêt ? Comment se fait-il que l'émotion soit plutôt appréhendée aujourd'hui comme contenant également de la signification et donc de la conscience ?

¹Docteur (HDR) :

https://www.researchgate.net/publication/227234992_Et_si_Janet_etait_plus_actuel_que_Freud

²Pierre Janet, *De l'angoisse à l'extase*, (1926), Paris, Editions société Pierre Janet, 1975, T.1, p. 203.

³*Idem.*, T.2, p. 62.

⁴*Ibid.*, p. 71.

Il semble bien que cette modification soit la conséquence d'une plus grande compréhension de l'émotion comme signe expressif de quelque chose d'autre qu'un signal purement physiologique, surtout lorsqu'il s'agit d'autre chose que la vue d'un ours pour reprendre l'exemple célèbre de William James.

*

Nous poserons comme hypothèse directrice que l'engouement actuel pour étudier l'émotion comme *signification* est bien plus le produit, congruent, de divers courants psychologiques, artistiques, philosophiques, posant qu'il existe un lien fort entre *mental* et *corps*, lien validé par des expériences variées allant du psychédélique au sportif, que celui des seules avancées, certaines cependant, en neurobiologie.

En fait, il semble bien que certains neurobiologistes se rendent compte, surtout lorsqu'ils s'intéressent aux approches psychologiques⁵ et sociologiques, qu'elles ne peuvent guère éluder l'analyse de ce qui suscite une émotion au-delà de son support physiologique. Ce qui implique sa signification pour la conscience qui s'en saisit, et ce qui s'en déduit comme conduite.

Toutes ces choses n'étaient guère étranger à Janet, d'où son actualité, et ce contrairement à ce qu'en pensait Jean Paul Sartre, dont la critique a sans doute contribué à la mise à l'écart de l'analyse janetienne⁶, en sus du freudisme qui subordonne la conscience à l'inconscient⁷, primauté qui se trouve aujourd'hui

⁵ Maurice Reuchlin, *Totalités, éléments, structures en psychologie*, Paris, Puf, Collection psychologie aujourd'hui, 1995, p. 240.

⁶Par exemple dans *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann, 1960 (1939 pour la première publication dans *Actualités scientifiques et industrielles* 838), pp. 23-25.

⁷Cette subordination imite en fait celle opérée par le marxisme qui faisait de la conscience un reflet des intérêts économiques et politiques : le freudo-marxisme était né...et continua de fleurir avec un Bourdieu...Voir mon livre *Ethique et épistémologie du nihilisme, les meurtriers du sens*, (L'Harmattan, 2002) pour ce dernier auteur.

remise en cause par la psychologie cognitive⁸ et la psychologie de la motivation⁹, toutes deux mettant en avant l'intervention consciente d'un *sujet* de l'action.

Prenons comme exemple Sartre pour se rendre compte de sa mécompréhension de l'analyse janetienne :

« (...) Une théorie de l'émotion qui voudrait restituer au psychique sa part prépondérante devrait faire de l'émotion une conduite. Mais Janet est sensible comme James, malgré tout, à l'apparence de désordre que présente toute émotion. Il fait donc de l'émotion une conduite moins bien adaptée, ou, si l'on préfère, une conduite de désadaptation, une conduite d'échec. Quand la tâche est trop difficile et que nous ne pouvons tenir la conduite supérieure qui s'y adapterait, l'énergie psychique libérée se dépense par un autre chemin: on tient une conduite inférieure, qui nécessite une tension psychologique moindre. Voici par exemple, une jeune fille à qui son père vient de dire qu'il a des douleurs au bras et qu'il redoute un peu la paralysie. Elle roule par terre en proie à une violente émotion, qui revient quelques jours plus tard, avec la même violence et la contraint finalement à réclamer les secours des médecins. Au cours du traitement, elle avoue que l'idée de soigner son père et de mener une vie austère de garde malade lui avait soudain paru insupportable. L'émotion représente donc ici une conduite d'échec, c'est le remplacement de la « conduite-de-garde-malade-ne-pouvant-être-tenue ».

De même, dans son ouvrage sur *l'Obsession et la psychasthénie*, Janet cite le cas de plusieurs malades qui, venus à lui, pour se confesser ne peuvent pas venir à bout de leur confession et finissent par éclater en sanglots, parfois même par prendre une crise de nerfs. Ici encore la conduite à tenir est trop difficile. Les pleurs, la crise de nerfs représentent une conduite d'échec qui se substitue à la première par dérivation. (...).

Mais que faut-il entendre par là ? Si nous considérons objectivement l'individu comme un système de conduites, et si la dérivation se fait automatiquement, l'échec n'est rien, il n'existe pas, il y a simplement remplacement d'une conduite par un ensemble diffus de manifestations organiques. Pour que l'émotion ait la signification psychique d'échec, il faut que la conscience intervienne et lui confère cette signification, il faut qu'elle retienne comme un possible la conduite supérieure et qu'elle saisisse l'émotion précisément comme un échec *par rapport* à cette conduite

⁸Reuchlin (*op.cit.*, p. 246).

⁹Joseph Nuttin, *Théorie de la motivation humaine*, Louvain, Paris, Puf, 1980, p. 26.

supérieure. Mais ce serait donner à la conscience un rôle constitutif, ce que Janet ne veut à aucun prix ».¹⁰

Cette dernière affirmation de Sartre est erronée. Janet donne bien au contraire un rôle «constitutif» à la conscience, cela s'observe déjà dans l'exemple même avancé par Sartre. La crise de nerfs est moins une «dérivation» qu'une *solution* exprimant le refus de satisfaire l'éventuel souhait paternel d'avoir à s'occuper de lui. Le fait de se rouler par terre en est *l'affirmation immédiate* et celui de l'avoir déclenché *l'affirmation réfléchie* si l'on suit la distinction établie par Janet entre ces *deux types de conduite*¹¹.

Autrement dit, l'affirmation immédiate, se rouler par terre, constitue une solution du point de vue du sujet, c'est-à-dire une décision d'action, une affirmation réfléchie, ce dont la jeune fille se rend compte ensuite d'ailleurs.

Or, qu'est-ce que la conscience sinon un acte d'affirmation réfléchie, -celui par exemple de décider de se rouler par terre-, afin de refuser de se soumettre à ce que l'on *croit* être le désir de l'autre. La jeune fille *croit* en effet que *si* son père lui parle de sa paralysie, *alors* elle devra se transformer en garde malade. D'où la «solution» trouvée, *signifiante*, en ce sens qu'elle fait signe, désigne, littéralement ce qui trouble. Il y a bien là deux temps. Ce serait jouer sur les mots que de ne pas y voir là de la conscience au sens de conduite «constitutive» telle que la définit Sartre lui-même dans son texte.

Mais soyons strict. Janet emploie-t-il le terme précis de « conscience » dans son travail ? Oui, lorsqu'il définit ce qu'il entend par « psychologie de l'action » (*Ibid.*, p. 175) :

« (...) Il faut dans cette psychologie de l'action faire une place à la conscience que l'on peut à la rigueur supprimer quand on parle des animaux inférieurs, mais que l'on ne peut méconnaître chez les hommes ou même chez les animaux supérieurs. Mais il faut parler du phénomène de la conscience comme d'une conduite particulière, comme d'une complication

¹⁰ *Op.cit.*, *Esquisse d'une théorie des émotions* ..., pp. 23-25.

¹¹ *Op.cit.*, *De l'angoisse à l'extase*, chap., II, *Les deux croyances*, T.1, p. 207.

de l'acte qui se surajoute aux actions élémentaires. On peut y parvenir en étudiant les conduites sociales élémentaires et surtout les sentiments qui sont, comme on le verra, des régulations de l'action, des réactions de l'individu à ses propres actions » .

La conscience s'avère donc être une «conduite particulière», une «complication de l'acte» qui se «surajoute aux actions particulières». Ce «surajout» est perceptible précise Janet lorsque l'on étudie les « conduites sociales élémentaires » en particulier «les sentiments qui sont, comme on le verra, des régulations de l'action, des réactions de l'individu à ses propres actions».

L'action de la conscience se perçoit pour Janet comme régulation telle que l'on la perçoit dans la formation du sentiment.

Une question se pose : le fait même de réguler signifie-t-il que la conscience soit bien *constitutive* de la conduite comme le voudrait Sartre mais dont il ne voit pas la trace chez Janet ? Chez Sartre, il semble que la conscience soit cette capacité à «conférer des significations» (ce que Husserl avait délimité dans ses *Recherches logiques*...sans parler de Hegel, de Kant...et à vrai dire de toute la philosophie...).

« Si nous considérons objectivement l'individu comme un système de conduites, et si la dérivation se fait automatiquement, l'échec n'est rien, il n'existe pas, il y a simplement remplacement d'une conduite par un ensemble diffus de manifestations organiques. Pour que l'émotion ait la signification psychique d'échec, il faut que la conscience intervienne et lui confère cette signification, il faut qu'elle retienne comme un possible la conduite supérieure et qu'elle saisisse l'émotion précisément comme un échec *par rapport* à cette conduite supérieure. Mais ce serait donner à la conscience un rôle constitutif, ce que Janet ne veut à aucun prix »

Chez Janet, la conscience est à la base des régulations de l'action que sont les sentiments, nous venons de le lire, c'est même l'une des conditions pour qu'une psychologie de l'action puisse exister.

Janet approfondit la question en posant que si le sentiment s'avère une «conduite sociale élémentaire » celle-ci demande à

ce que dans un second temps soit étudié son fondement ; ce qui implique d'analyser le *sens* du sentiment, de sa régulation, donc de l'organisation même de la conscience, c'est en tout cas ce que précise Janet lorsqu'il définit la seconde condition (*Ibid.*, p. 175) pour la fondation d'une psychologie de l'action, (la conscience en étant la première, voir extrait plus haut) :

« Une seconde condition c'est que dans cette description des conduites, il faut se préoccuper des conduites supérieures, des croyances, des réflexions, des raisonnements, des expériences. Ces faits ont été exprimés d'ordinaire en terme de pensées et pour conserver dans toute la science psychologique le même langage il faut les exprimer en termes d'actions. (...). Il faut en psychologie renoncer aux prétentions anatomiques et physiologiques et se borner humblement à être psychologue en parlant toujours le langage de la conduite et de l'action. Cela est possible même quand il s'agit des conduites les plus élevées en tenant compte d'une conduite essentielle, caractéristique de l'homme, celle du langage ».

On ne peut être plus clair quant à ce qui s'induit comme rôle de la conscience chez Janet, (même s'il n'en parle pas toutes les cinq minutes), lorsqu'il s'agit des «conduites les plus élevées » en particulier celle du «langage». A ce propos Janet ajoute tout de suite après :

« Le langage est une action particulière , propre à l'homme qui est au début une véritable action externe, c'est-à-dire une action d'un sujet qui détermine des réactions chez les autres. Mais le langage peut devenir très facilement une action interne, c'est-à-dire une action d'un sujet qui ne détermine des réactions qu'en lui-même. J'ai cherché à prendre les conduites très variées dans lesquelles intervient le langage comme des intermédiaires entre les conduites extérieures et les pensées ; elles m'ont permis d'aborder d'une manière objective et d'exprimer en terme d'actions les phénomènes psychologiques les plus élevés, les plus propres à l'homme. On peut désigner cette psychologie sous le nom de psychologie de la conduite pour indiquer qu'il s'agit d'une forme élargie et supérieure de la psychologie du comportement. C'est de cette manière qu'il faut étudier les troubles psychologiques des malades ».

Prenons un autre cas pour bien comprendre comment Janet fait intervenir la conscience dans la formation des émotions, celui d'une femme qui, dit Janet (*Ibid.*, p. 205),

«croit dans son délire qu'elle est transformée en lionne, qu'elle est une lionne. Elle marche à quatre pattes, elle rugit, elle gratte avec ses griffes dans un tiroir, en fait sortir des photographies, choisit des photographies d'enfants et les dévore. Peut-on imaginer un plus beau symbolisme et une plus belle absurdité ? Mais quand il s'agit de dîner, elle refuse des papiers et mange sa soupe avec une cuiller.

Une femme dans une crise de doute m'écrit la lettre suivante : « Je suis de nouveau bien malheureuse, incapable d'écrire ou de lire un mot. J'ai devant moi une lettre de ma fille et je ne puis la lire parce que je ne comprends absolument pas comment des points noirs sur du papier peuvent porter la pensée de quelqu'un, voulez-vous m'écrire un mot pour me dire quand je puis venir vous voir ? » Mais enfin ! Si elle ne peut pas comprendre un mot écrit, pourquoi m'écrit-elle et pourquoi me demande-t-elle une réponse écrite? Dans tous les cas qui sont innombrables le trouble n'existe que dans les actes de croyance réfléchie, dans l'établissement réfléchi d'une relation entre la parole et l'action faite par les membres. Quand la question de croyance ne se pose pas, quand il s'agit de l'acte tout seul effectué avec les membres, il n'y a aucun trouble » .

Janet établit donc bien un lien entre une parole et action par le biais d'une réflexion qui se constitue comme croyance et va se matérialiser en action, celle visant à refuser de lire. Il faut l'intervention d'un autre processus, celui de la raison, pour arriver à y soustraire. Janet fait par exemple état du cas suivant :

«Delboeuf décrivait autrefois cette expérience amusante : il avait suggéré à une somnambule qu'on lui avait coupé la tête et que dorénavant elle devait vivre sans tête. La pauvre fille se promenait dans la chambre en tâtant son cou, sans jamais élever les doigts au-dessus de la coupure imaginaire. Elle se regardait dans une glace en disant : «c'est bien laid et c'est bien triste de ne plus avoir de tête ». Un assistant fit remarquer maladroitement que pour voir dans la glace et pour parler il fallait avoir des yeux, une bouche et par conséquent une tête. Cette remarque détermina chez la somnambule un grand trouble et la réveilla, mais auparavant elle n'avait pas senti elle-même l'opposition complète des deux parties de la croyance. (...)

Pour que l'affirmation et la croyance soient arrêtées quand les termes impliquent des actions opposées et inconciliables, il faut un nouvel acte surajouté à la simple croyance asséritive. Il faut que la pensée d'une règle viennent s'opposer à l'affirmation. Cet acte n'est exécuté d'une manière correcte qu'au stade rationnel quand l'esprit est devenu capable de donner de la force à des formules logiques ou morales et de les transformer en ordres

puissants. Nous n'avons pas à étudier ce stade trop élevé ; mais déjà au stade réfléchi des règles logiques et morales peuvent avoir quelque importance ».

Retenons que le stade rationnel est ce moment où « l'esprit est devenu capable de donner de la force à des formules logiques ou morales et de les transformer en ordres puissants » (*op.cit.*, T.1, p. 209). Janet note cependant que des prémisses existent quant à la dotation de croyance à des formules logiques ou morales, ce qu'il nomme la croyance réfléchie.

Janet établit ainsi une échelle de signification (*Ibid.*, p. 223) qui, contrairement à ce que croit Sartre, complexifie l'organisation de la conscience¹². L'idée que nous soyons sans cesse rationnels en permanence lui semblait incongru, par exemple (p. 208) :

« (...) Les principes de la raison s'appliquent nécessairement, disait-on, car il est impossible d'avoir simultanément deux conduites contradictoires. On confondait complètement les lois physiques des mouvements et les lois psychologiques des croyances. »

D'où le fait d'observer cette non application des principes de la raison au fil de la conscience de tout un chacun, (ce que Janet nomme le stade assératif où se conjugue réel et imaginaire, et son trouble : la croyance pithiatique –*ibid.*, p.210), avant que le stade réfléchi puis le stade rationnel ne viennent s'y opposer et les filtrer. Janet écrit ainsi (p. 209-210) :

« La croyance réfléchie est formée par une discussion avec les autres membres de la société, discussion qui finit par devenir interne chez un individu isolé mais qui garde toujours son caractère primitif de discussion sociale. Les autres *socii*, pour les désigner par l'expression dont se servait M. Baldwin, ont opposé aux tentations d'affirmation leurs propres croyances. Celles-ci ne sont pas toujours individuelles, elles sont souvent communes à un grand nombre et constituent les croyances de la société. Celui qui essaye de soutenir une croyance différente a de la peine à la défendre, il apprend à ses dépens qu'il est dangereux de contredire les croyances communes. Cette règle de concordance sociale, qui impose une certaine harmonie dans les croyances d'un groupe social deviendra au stade rationnel le point de départ du principe de non contradiction : il deviendra interdit de se contredire

¹²Voir mon ouvrage *Actualité de Pierre Janet*, 2007, L'Harmattan.

soi-même comme de contredire les autres sans raison. Mais déjà au stade réfléchi, cette règle intervient au moins de temps en temps et détermine une certaine cohérence des croyances ».

Observons que cette appréhension de la signification comme *échelle compréhensive de dotation de sens*, se rapproche de la définition large que Max Weber octroie au terme de «raison» dans sa *Sociologie*¹³.

Il s'agit en effet pour Weber d'en élargir l'horizon, (jusqu'à y inclure l'irrationnel comme «ensemble significatif¹⁴»), en considérant que des conduites peuvent être contradictoires, mais doivent être saisies à partir du moment où elles font *sens* pour l'acteur ; quitte à ce que, à une toute autre échelle, celle de la raison pensée universellement, de telles conduites ne puissent pas perdurer ; soit parce qu'elles empêchent l'évolution d'un développement, soit parce qu'elles entrent en concurrence avec d'autres conduites qui s'avèrent bien plus adéquates dans l'organisation de l'action.

C'est par exemple, et comme l'observe plus haut Janet, la *distinction* (et non la séparation tranchée) au sein même de la raison, prise au sens large de signification, entre la logique du *tiers exclu*, -(qui donna historiquement la méthodologie scientifique et technique), et la logique de *la croyance* qui peut fort bien s'accommoder, du moins jusqu'à un certain point, de règles de conduite contradictoires et donc d'une organisation *dissociée* des actes de conscience et de leur traduction en terme d'actions ; qu'il s'agisse d'une émotion, d'une conduite.

Nous voyons alors bien que l'enjeu pour la conscience et la conduite consiste à *ordonnancer les stades d'appréhension de la*

¹³Lorsque Weber étudie par exemple les «motivations» (1922, *Economie et société*, 1995, Agora-Plon, tome 1, *les catégories de la sociologie*, chapitre premier, *les concepts fondamentaux de la sociologie*, paragraphe 5, p. 34), il s'agit pour lui d'en « comprendre » (p. 34) le «sens» (p. 28) comme «ensemble significatif» (p. 38). C'est-à-dire comme «motif» ou encore «raison»: «Nous appelons «motif» un ensemble significatif qui semble constituer aux yeux de l'agent ou de l'observateur la «raison» significative d'un comportement» . (*ibid* para. 7 p. 38).

¹⁴*Ibid.*, p. 35.

croyance dans le cadre d'une synthèse. Lorsque celle-ci s'affaiblit ou n'est pas possible, des dissonances s'observent allant jusqu'au trouble de la dissociation lorsque ce n'est pas résolu.

Dans *L'automatisme psychologique*, Janet avait bien vu cette perspective dans toute son aspérité¹⁵ (conclusion au chapitre III, seconde partie, p. 488) :

« La désagrégation mentale, la formation des personnalités successives et simultanées dans le même individu, le fonctionnement automatique de ces divers groupes psychologiques isolées les uns des autres ne sont pas des choses artificielles, résultat bizarre de manœuvres expérimentales . Ce sont des choses parfaitement réelles et naturelles que l'expérience nous permet de découvrir et d'étudier, mais qu'elle ne crée pas. (...) ».

Pages 525-526 (conclusion au chapitre IV, seconde partie), Janet ajoute :

« Comment un psychologue comme Moreau (de Tours) a-t-il pu écrire cette phrase étonnante : « En devenant idiot, un sujet passe par un état psychocérébral qui, en continuant de se développer , devrait en faire un homme de génie (in *Psychologie morbide*, 71). » Comment a-t-il pu croire que les maladies du système nerveux et la folie même favorisaient puissamment le développement de l'intelligence¹⁶ ? C'est probablement à cause du mot «excitation » qu'il emploie sans cesse pour désigner la folie. Non, quelles que soient les analogies dans les circonstances extérieures, la folie et le génie sont les deux termes extrêmes et opposés de tout le développement psychologique. Toute l'histoire de la folie, comme l'a soutenu Baillarger et après lui beaucoup d'aliénistes, n'est que la description de l'automatisme psychologique livré à lui-même, et cet automatisme, dans toutes ses manifestations, dépend de la faiblesse de synthèse actuelle qui est la faiblesse morale elle-même, la misère psychologique.

Le génie, au contraire, est une puissance de synthèse capable de former des idées entièrement nouvelles qu'aucune science antérieure n'avait pu prévoir, c'est le dernier degré de la puissance morale. Les hommes ordinaires

¹⁵Réédition, Odile Jacob, 1998.

¹⁶Voir à ce sujet, le lien entre folie et œuvre, mon livre *Le nihilisme français contemporain, fondements et illustrations*, (Paris, L'Harmattan, 2003, p. 86) qui critique son renouveau contemporain, en particulier lorsqu'il est éludé, par exemple à propos d'Hölderlin, que le génie émerge *malgré* la folie et non pas *grâce* à elle.

oscillent entre ces deux extrêmes, d'autant plus déterminés et automates que leur force morale est plus faible, d'autant plus dignes d'être considérés comme des êtres libres et moraux que la petite force morale qu'ils ont en eux et dont nous ignorons la nature grandit davantage ».

Qu'en conclure ? Déjà le fait qu'il soit nécessaire de distinguer la nécessité de la synthèse et le fait que nous la fassions de façon non identique selon notre caractère (ou *conation* pour Reuchlin, nous en reparlerons), et selon les conditions historiquement situées dans lesquelles nous sommes.

Si la synthèse est indispensable, *des* synthèses sont possibles, le tout est de définir comment peuvent-elles s'évaluer à partir de leur singularité, surtout aujourd'hui, à l'ère médiatique, où la multiplication des réels, des références, suscitent des attractions et des compensations qui complexifient encore plus le problème.

Le rôle d'une évaluation *objective* de l'action à la lumière de la psychologie de la conduite de Pierre Janet devient à nouveau un cadre de référence indispensable reconnu d'ailleurs de plus en plus au niveau international.

*

* *